

Les gardiens de **Thines**

ARDÈCHE. Perché sur un éperon rocheux, Thines est un bijou de village au beau milieu d'un désert peuplé de chênes verts et de châtaigniers. Le hameau s'anime à la belle saison. On vient de loin pour fuir la Côte, se tremper dans les eaux translucides de la rivière et rouvrir les volets de la résidence secondaire. L'hiver, il ne reste que huit habitants. Reportage.

Destination

■ Double page précédente : Dans ces montagnes entaillées de profondes vallées, dans cette Ardèche à la nature hostile, on se demande encore comment l'homme est venu coloniser ce promontoire d'apparence inhospitalière pour y construire une église, puis un village.

■ Ci-dessous, sur les routes qui serpentent depuis le col de Peyre, des abrupts impressionnants et quelques maisons qui, tout en bas, semblent avoir basculé dans le vide. Nous ne sommes pas encore à Thines et, pourtant, les forces de la nature sont déjà oppressantes.

■ De haut en bas, Jean d'Hennezel ouvre dix mois sur douze un restaurant à Thines, « Au Tour du Monde ». Originaire de Paris, il a déménagé en Ardèche car il ne supportait plus la ville...

■ Line Bacconnier, 73 ans, est issue d'une des grandes familles de Thines. Son oncle Raoul, inspecteur des sites, a redécouvert le village grâce au classement de l'église par Mérimée et a grandement incité ses parents à venir s'y installer.

■ Michel Cuvelier, sculpteur, sur les escaliers de l'église de Thines, au côté de son chien... et d'une de ses œuvres.



■ L'orage menace sur Thines. Le ciel, sombre, accentue encore l'impression d'isolement dans ces montagnes où, à perte de vue, on ne distingue pas la moindre trace de vie.

■ De haut en bas : Georgeline Bourgerie, « Joe » pour les intimes, 53 ans, a repris les destinées de l'Auberge, le deuxième point de restauration du village.

■ Parce qu'il fallait un maçon au village, Jean Fournet, enfant de l'Assistance publique, a débarqué à Thines un jour de 1962. Dans tout le canton, l'homme n'a pas manqué de travail, en restaurant les vieilles bâtisses à l'ancienne.

■ Et enfin Éliane Jeune, 79 ans. Ses parents se sont mariés à Thines avant de migrer à Marseille. Si elle a grandi en Phocée, Éliane est revenue si souvent en Ardèche qu'elle s'y est mariée elle-aussi.



Le journal est daté du 13 janvier 1958. C'est un exemplaire de *Détective*, exhumé d'une pile de cartons empoussiérés et empilés là-haut, dans le grenier. Dans le cadre d'une série d'articles consacrée aux « Villages à vendre », l'hebdomadaire accorde une page à la commune de Thines (Ardèche), celle-là même où nous sommes arrivés par un mercredi de février glacial. Le village était à l'époque une parfaite illustration de ces campagnes françaises qui se désertifient : plus d'école, plus de poste, plus de commerce, plus de curé. Et sept habitants, qui veillent sur l'église et le cimetière. Didier Peyron, emmitoufflé dans un pull-over, nous accueille dans la froide maison de son grand-père. « *Vous avez de la chance de me trouver, je passais juste en coup de vent pour voir l'état des canalisations après la vague de froid de ces derniers jours.* » Il sourit en ressortant la coupure de presse : « *Ils ne sont guère plus nombreux aujourd'hui.* » Ils sont huit ! Il y a Jean Fournet, le maçon retraité, Line Bacconnier, fille de l'ancienne institutrice. Il y a Michel Cuvelier, le sculpteur sur bois, et sa compagne Marie-Jo. Il y a Dominique Muller, Georgeline Bourgerie, qu'on appelle « Joe », patronne de l'auberge sur le fronton de laquelle flotte un étendard arc-en-ciel. Et Éliane Jeune, qui sort devant sa maison quelques babioles de brocante pour se faire trois sous. Il y a enfin l'aubergiste, Jean d'Hennezel, qui ouvre dix mois sur douze son resto Au Tour du Monde (« Au Tour » en deux mots, il y tient) où il organise des expos, des projections cinéma et parfois des concerts. Didier, lui, n'habite pas ici. Il vit à Nîmes, où il vient de terminer une carrière de psychologue. Mais il veille sur la maison du grand-père Gustave, jadis relais de poste et point téléphone. L'été, le village se réveille au chant des cigales, quand un touriste braillard, s'amusant de l'écho tout au fond des gorges, ne vient pas briser cette douce mélodie venue du Sud, composante inaliénable de la magie des lieux. L'hiver, un silence lourd et profond règne sur la vallée, et ils sont une poignée à rester, tant que la vieillesse ne les arrachera pas à leur rocher. De Thines, ils sont les gardiens.

En Ardèche, Thines est un bout du monde, perché sur son caillou tel un funambule qui aurait finalement choisi de vivre sur son fil.

Ce coin d'Ardèche est un nulle part, abrupte transition entre les derniers contreforts méridionaux du Massif central et la vallée du Rhône. Un pays rude. On y accède par des cols aux noms évocateurs : « du Pendu », « de la Croix-de-la-Femme-Morte », « de l'Homme-Mort ». Il est la preuve par le paysage du tumulte de notre histoire géologique qui a creusé ici de profondes vallées schisteuses, entre le plateau granitique d'en haut et ses champs de cailloux dignes de la Margeride et le bassin calcaire des Vans, en bas. Au fond d'une de ces vallées coule la Thines. C'est cette rivière, affluent du Chassezac, dont le bouillon, par ces temps de grand froid, s'est figé dans la glace, qui a donné son nom à ce bout du monde, perché sur son caillou tel un funambule qui aurait finalement choisi de vivre sur un fil. Des dizaines de thèses courent sur l'étymologie du nom. La plus plausible, de l'avis des érudits locaux, est celle qui lierait Thines au latin *tina*, la cuve. Comme ces trous d'eau arrondis par l'érosion, vasques naturelles presque parfaites dans lesquelles les estivants viennent se tremper, les chaudes journées d'été.

La superficie de Clermont-Ferrand !

La grande ville, Les Vans, 3 000 habitants — en hiver, c'est ici qu'on trouve la première boulangerie, la première pharmacie, le premier médecin — est à une demi-heure par des routes tortueuses. Au bureau de poste, Pascal Sébille, 54 ans, les emprunte au quotidien. C'est le facteur titulaire de la tournée. Quatre-vingt-dix kilomètres par jour. Pour une lettre, ou un journal, ce sont parfois des crochets d'un quart d'heure, ou deux kilomètres d'un sentier à la limite du praticable pour la Kangoo jaune et bleu. « *C'est ça, le service public* », note, sourire en coin, son remplaçant du jour, Claude Sadoule. Ici, le portable ne passe pas partout. Le facteur, si. À Thines, Claude n'a d'autre choix que de laisser la voiture sur le parking et de faire la tournée à pied. « *Ça permet aussi de rencontrer les gens* », dit-il. Mais laisse peu de temps pour parler. « *Tout est chronométré, on a une minute pour livrer un recommandé, deux minutes pour livrer un paquet, ou plus, ou moins, je ne sais plus, et c'est en fonction de ça que notre temps de travail est calculé* », explique Claude. Pas question de gruger, le « vérif » veille au grain. À Thines, le facteur est très souvent la seule visite des longues journées d'hiver.

Deux routes permettent d'accéder à Thines. La première, en provenance des Vans, date de 1920 ; le bourg n'avait auparavant pour seul accès qu'une sente, aujourd'hui chemin de grande randonnée



(GR). La seconde, qui descend du plateau de Peyre, n'a été goudronnée qu'en... 2006 ! Thines est un village-impassé. La voie s'arrête au bout du bourg. Elle se mue en un chemin caillouteux qui se perd dans la garrigue pour rejoindre, 500 mètres plus haut et trois kilomètres plus loin, Peyre et son auberge, ancien relais de diligence placé sur l'antique voie romaine qui reliait l'Auvergne à la vallée du Rhône. Fort fréquenté jusque dans les années 1850, c'est de cet axe, sans aucun doute, que l'homme est venu coloniser ce petit promontoire d'apparence inhospitalière. Au fond, ce village a une histoire très française. D'abord, un peuplement médiéval intense. Les anciens terriers paroissiaux font état, dans Thines et sa vingtaine de hameaux, de 300 habitants en 1464, 600 en 1650, 859 en 1860 ! On vit ici du jardin, de quelques chèvres et du miel tiré des abeilles loties dans les ruchers-troncs. On aménage partout des accols, terrasses cultivées dans les fortes pentes et soutenues par des murs de pierres sèches. Puis vint l'exode rural. Massif. Les hommes s'enterrent dans les mines d'Alès ; les femmes s'exilent dans le Vaucluse pour vendanger les vignobles. D'après l'association Les Amis de Thines, le village aurait perdu vingt de ses habitants dans la Grande Guerre... et son curé. Puis neuf de ses enfants en août 1943, résistants réfugiés au hameau de Tastevin, dénoncés à la Gestapo puis fusillés. N'en déplaise à *Détective*, Thines n'a pas trouvé acheteur. Mais le village a dû céder au regroupement communal, en 1975, avec les voisins de Malarce et de Lafigère, pour donner naissance à Malarce-sur-la-Thines. Des trois, c'est Malarce qui a gardé la mairie. Avec 40 kilomètres carrés et 70 hameaux rattachés, Malarce-sur-la-Thines affiche une superficie proche de celle de Clermont-Ferrand ! Son point bas est à une centaine de mètres près au niveau de la mer, son sommet dépasse les 1 000 mètres ! La population, ici, atteint péniblement les 240 habitants et la densité les sept habitants au kilomètre carré. Parmi eux, des Ardéchois

« pure souche » et les soixante-huitards d'hier, venus trouver dans le dénuement de cette montagne rugueuse, âpre et sauvage, un idéal de retour à la terre. Philippe Faure, maire de Malarce-sur-la-Thines, élu municipal depuis 1989, est de ceux-là. « *On a été reconnus pour avoir ranimé le pays, analyse-t-il, en nettoyant les châtaigneraies et en restaurant les accols ; c'est pour cela qu'on a été plutôt bien acceptés.* »

L'église du XII^e

Jean Fournet est arrivé à Thines en 1958. Son histoire est liée à celle des Compagnons du Gerboul, cette association qui fédéra dans toute l'Ardèche près de 150 paysans et qui commercialisa leur artisanat, tricots, paniers, broderies, confitures... Et à Huguette Nicolas, chargée de mission des Compagnons, envoyée à Thines en 1958 pour dynamiser le pays. Une figure, Huguette ! « *Elle respectait le village et a beaucoup fait pour lui.* » C'est Huguette qui, face au délabrement des maisons et des clèdes¹, l'a fait venir, lui, Jean, enfant de l'Assistance publique originaire de Marseille... et maçon de profession. « *J'ai pas mal vécu, conclut Jean, avec le recul. J'ai bien attrapé la période des résidences secondaires dans les Trente Glorieuses. Il fallait restaurer à l'ancienne. Moi qui n'aimais pas les moellons, j'étais à mon aise.* » Deux maisons plus loin dans l'étroit chemin caillouteux qui fait office d'artère principale, habite Éliane Jeune. Soixante-dix-huit ans, le regard malicieux, Éliane a grandi à Marseille. « *Mais on était des Marseillais ardéchois.* » Son grand-père, Camille, a élevé ses enfants ici. Dont sa mère. « *Papa, lui, était de Chassagne, dans le calcaire !* » Ils se sont rencontrés, se sont mariés à Thines avant de filer en Phocée. « *On revenait souvent au pays, raconte Éliane, et à force d'y revenir, je m'y suis mariée.* » Elle a vécu vingt ans au village voisin de Saint-Pierre-Saint-Jean, avant de restaurer un ancien séchoir à

1. Séchoirs à châtaignes.

■ Les chaudes journées d'été, la Thines, impétueuse rivière qui part se jeter dans le Chassezac, se transforme en piscine naturelle pour les estivants qui en apprécient la fraîcheur.



■ Au départ des Vans, la tournée de Thines, c'est 100 kilomètres au quotidien. Et des crochets interminables sur des chemins à la limite du praticable. Une fois au village, pas d'autre choix que de garer la voiture pour arpenter à pied le chemin caillouteux qui sert d'artère principale.

châtaignes. « On y a installé l'eau, l'électricité, aménagé une petite salle d'eau, et je suis arrivée là en 1994. » La vie n'est pas toujours simple, à Thines, mais selon elle, elle n'a rien de comparable avec celle des temps passés. « Je regrette de ne pas avoir demandé assez de choses à ma mère sur l'histoire du village. Mais pour elle, c'était une souffrance que de parler de la vie d'ici. À son époque, on ne vivait pas, on survivait. Deux chèvres, un peu de lait pour faire des tomes. Et des châtaignes. L'arbre à pain, il a sauvé du monde, au pays ! » Aujourd'hui, dit-elle, « il faut être valide et avoir une voiture. Et c'est encore mon cas. » Éliane prend sa part à l'entretien de l'église romane, en relais avec Marie-Jo. Un trésor que cette église romane, datée du XII^e siècle. On imagine sans mal, vu le relief des lieux, la souffrance des hommes à bâtir l'édifice. À casser, transporter puis élever les blocs de granit et de grès rouge et gris, prélevés à plusieurs kilomètres par-delà la montagne, « caravanes de paysans, femmes, enfants, mulets attelés sur des sentiers incertains à une même tâche surhumaine² ». « Un coup de balai de temps en temps, on peut bien faire ça », conclut Éliane.

À l'auberge, c'est Georgeline, dite « Joe ». Des années de travail dans la restauration à Saint-Rémy-de-Provence et, soudain, l'envie de changer de vie. Brutale. Radicale.

Cocon douillet ponctué de déco ethnique, jardinet fleuri dans une petite cour, l'ancre de Line Bacconnier, creusé dans la pente, s'apparente à une maison de poupée. C'est une grande famille de Thines, que les Bacconnier ! Raoul, son oncle, inspecteur des sites pour le sud de la France, avait redécouvert le village peu après la Seconde Guerre mondiale. Auteur d'une monographie qui fait référence, il est à l'origine de la création de l'association Les Amis de Thines. Marcel, son père, artiste peintre graveur, est arrivé pour la réalisation du monument dédié aux fusillés de Tastevin qui, tout au bout du bourg, alors qu'il est dans l'ombre une grande partie de la journée, révèle soudain sa splendeur au soleil couchant. Sa mère, institutrice, a longtemps fait la classe au village. Son frère, Jean-Claude, était la cheville ouvrière de l'association Les Amis Bâisseurs et Compagnons de Thines, qui fut à l'origine de nombreux chantiers internationaux. « Tous, et je ne sais trop pourquoi, se sont emballés pour ce site, raconte Line, qui feuillette avec émotion les archives familiales, et ils se sont promis de contribuer à sa renaissance. Comme une mission qu'ils se sont assignée. » Lissière de profession, Line Bacconnier, elle, a quitté Thines. « Ma vie m'a amenée au Sénégal, où j'ai vécu pendant vingt-cinq ans. » Mais à son retour en France, en 1990, c'est ici qu'elle est venue s'installer, pour s'occuper du gîte et relancer une boutique sur le bas du village, aujourd'hui occupée par la Maison du Gerboul.

« Je contemple »

Au-dessus de l'ancienne mairie vivent Michel et Marie-Jo Cuvelier. D'origine belge, Michel, sculpteur sur bois, a longtemps vécu de rien, d'expos et de quelques commandes. « L'art religieux moyen-âgeux, concède-t-il, c'est particulier. » L'artiste, ancien baba, a découvert Thines pour la première

Destination

fois en 1984. De son côté, Marie-Jo est d'origine vauclusienne. Elle aussi connaissait ce village — « Ma belle sœur était ardéchoise. » Après leur rencontre, c'est ici que le couple a décidé de s'installer, en 1997, au hameau du Prévenchet. Là, ils restaurent une ruine ; « quatre murs embroussaillés avec un arbre au milieu », en rigole aujourd'hui Marie-Jo. Depuis 2011, ils occupent l'ancien appartement des instituteurs, logement social récemment rénové par la municipalité. « Là-haut, confient-ils, ça devenait trop difficile. » Mais Thines correspond toujours à ce qu'ils recherchent : « du calme, et une espèce d'immobilité ». Du haut de son balcon, Michel ne se lasse pas du panorama de la Thines qui serpente dans les gorges, laissant planer ici ou là quelques volutes de brume. « Je contemple, dit-il le sourire aux lèvres, et passe ici des moments fabuleux. »

D'un squat parisien à l'Ardèche profonde

Thines, huit habitants, compte une auberge et un restaurant. L'une et l'autre tiennent à leur statut, qui n'est rien d'autre qu'un artifice pour ne pas les confondre. On y déguste pourtant dans la même simplicité les mêmes assiettes ardéchoises, avec la même charcuterie de pays et le même fromage de chèvre de la Blacherette. La Blacherette, c'est le hameau de la colline d'en face où subsiste un couple de paysans, Laurent Thibault et Monique Fabre, avec une vingtaine de chèvres (lire page suivante). À l'auberge, c'est Georgeline, dite Joe, 53 ans, à Thines depuis 2009. Des années de travail dans la restauration à Saint-Rémy-de-Provence et, soudain, l'envie de changer de vie. Brutale. Radicale. « Je suis tombée amoureuse de cette auberge, puis de Thines, puis de l'Ardèche. » Joe cale comme elle peut trois tables sur les irrégulières plaques de schistes qui dallent la rue centrale ou vous sert à l'intérieur, dans la fraîcheur des épais murs de pierre, ses spécialités qu'elle décline en petit ou grand formats, selon la faim. En saison, Patricia vient lui donner la main en cuisine. Au resto, c'est Jean d'Hennezel, 45 ans, arrivé en Ardèche en 2007 en provenance de Paris, divorcé six mois plus tard, échoué à Thines en 2008. Dans l'ancienne école de filles du village, il revisite les produits ardéchois assaisonnés d'arômes du monde, d'où l'enseigne. L'homme a traîné longtemps dans les milieux culturels associatifs parisiens, et notamment aux Voûtes, un squat du XIII^e sans propriétaire légitime ni habitants permanents, lieu de résidences d'artistes, ouvert à la vidéo et à la musique expérimentale. « C'est le choix d'un mode de vie », répond-il, à l'évidente question de comment et pourquoi il est venu se terrer ici. « On apprend, ici plus qu'ailleurs,

que c'est un grand bonheur de vivre, chose qu'on finit par oublier à Paris. Thines, c'est le royaume de l'éphémère. C'est le bois qui, l'hiver, vous prend la moitié de la journée, sans empêcher, le soir venu, la dégringolade du thermomètre. Et l'été le plaisir de rencontrer des gens, de leur raconter une histoire, de leur parler du pays. »

« Il faut des réserves »

Tout ce petit monde cohabite, bon an mal an, avec ses accointances et ses inimitiés, sous le poids d'un paysage grandiose, immensité minérale et végétale que d'aucuns ne pourraient pas supporter. « On est tous différents. On n'a pas les mêmes idées... mais on se rend service, assure Éliane Jeune. Quand l'un descend aux Vans, il fait le tour du village pour savoir si les autres n'ont besoin de rien. » L'hiver dernier, au cœur de la vague de froid, le village entier a défilé chez Michel et Marie-Jo, la seule maison aux canalisations intactes, pour la douche et l'eau chaude. « Mais se retrouver tous les huit pour un dîner, c'est tout simplement impossible », sourient les intéressés. Jean Fournet ne veut pas quitter Thines et sa petite maison à étage. « Tant que je peux, je reste », dit-il. Les marches de son échelle de meunier sont aujourd'hui trop étroites pour ses genoux récalcitrants. Mais l'homme a trouvé la parade : « Je descends à reculons. C'est aussi simple que ça. » « Il faut avoir terminé son premier hiver pour savoir si on est fait pour vivre ici », estime pour sa part Jean d'Hennezel. Le Parisien a réussi l'examen de passage. Mais il éprouve le besoin de retourner régulièrement dans la capitale, réactiver ses réseaux, organiser des vernissages avec vins et produits ardéchois. C'est un besoin financier — « On ne vit pas avec un restaurant à Thines » — mais aussi physique, « celui d'aller dans un bistrot et de boire une bière aux côtés de gens qu'on ne connaît pas ». La ville n'était plus, pour lui, un projet de vie mais elle est restée « le lieu du rapport avec les gens ». Marie-Jo l'avoue : « Je n'aurais jamais pu venir vivre ici à 25 ans. Il faut des réserves, intellectuelles et psychologiques. Et aujourd'hui, je vis sur mes réserves, que je peaufine de temps à autre. Ici, on lit. Et la vie de couple est fondamentale pour ne pas s'ennuyer. » Michel, son mari, considère Thines comme « un lieu fort. Certains ne supportent pas. Moi si ». Quant à Line Bacconnier, elle avoue éprouver parfois, selon les humeurs, « un sentiment d'enfermement ». « On est dans une relation très forte avec la nature et la pierre. On aime ou on n'aime pas. Mais si on n'aime pas, rester est impossible. » ■

2. Extrait d'un texte écrit par Raoul Bacconnier.

Les fromages de chèvres de la Blacherette

Le hameau de la Blacherette surplombe Thines (la vue est imprenable au soleil levant). Ici, sur les pentes qui mènent au col de Peyre, Laurent Thibaud et Monique Fabre élèvent 26 chèvres. Et transforment l'intégralité de leur traite (20 000 litres) en fromages. Originaire de la Drôme, Laurent Thibaud vendait des pompes à chaleur. « *Je n'avais plus envie de cette vie, la ville m'était devenue insupportable* », explique-t-il simplement. Il s'est décidé, au gré d'un licenciement économique, à faire le grand saut, « *pour vivre dans cet endroit qui m'attirait* ». Ses indemnités Assedic sont passées dans la construction de la bergerie. C'était il y a vingt ans. Sa compagne



travaille à deux tiers de temps en mairie de Malarce, et lui à temps complet sur l'exploitation, « *où le boulot ne manque pas* ». Ses fromages de chèvre — succulents — sont vendus à la ferme, sur le marché des Vans (le samedi) et auprès des restaurateurs du canton.

- **Laurent Thibaud et Monique Fabre**, la Blacherette, 07140 Malarce-sur-la-Thines. Tél. : 04.75.36.94.18.

Resto et auberge

Dans leurs restaurant et auberge respectifs, Jean d'Hennezel et « Joe » Bourgerie proposent de copieuses assiettes ardéchoises composées avec des produits locaux. Une cuisine traditionnelle sans prétention mais goûteuse.

L'Auberge de Thines, 07140 Thines. Tél. : 04.75.35.91.53.

Le resto Au Tour du Monde 07140 Thines. Tél. : 04.75.39.13.17.

Les gîtes

Situés au cœur du village, ils sont gérés par la municipalité de Malarce-sur-la-Thines. On trouve un gîte d'étape pour randonneurs de 23 places avec sanitaires, deux cuisines équipées (10 euros la nuit), et un gîte rural indépendant de trois couchages avec cuisine (190 euros pour 7 nuits, 30 euros pour une nuit, loué à la semaine seulement en été). Ils sont fermés du 20 novembre au 11 février à l'exception de la semaine du Nouvel An. Renseignements au 04.75.36.94.33.

L'Auberge du Bez

À Borne, à un quart d'heure de Thines, l'Auberge du Bez, située à la confluence de trois chemins de grande randonnée (GR4, 7 et 72) propose une excellente cuisine locale travaillée avec raffinement. Et huit chambres.

Auberge du Bez, 07590 Borne. Tél. : 04.66.46.60.54. Site : www.aubergedubez.com/

Les miels et confitures de Catherine et Alain Pouvreau

Au lieu-dit la Dragonnière, c'est, en provenance des Vans, la première maison qu'on rencontre en pénétrant dans la vallée de la Thines. La rivière est ici surplombée d'un drôle de pont avec une arche unique au milieu du lit, qui ne relie ni l'une ni l'autre rive. Emporté par une crue ? Entamé et jamais achevé ? Les avis



divergent. Catherine et Alain Pouvreau, 61 et 62 ans, sont arrivés dans la vallée en 1973 et à la Dragonnière en 1980. « *Vieux babas* », comme ils se définissent, ils ont quitté Paris après 1968 pour vivre en communauté, loin de tout. La communauté s'est dissoute. Certains sont rentrés. Eux sont restés. Leurs 46 ruches leur ont donné cette année 900 kilos d'un miel exquis qu'ils vendent à domicile et à la Maison du Gerboul (lire ci-dessous).

- **Catherine et Alain Pouvreau**, la Dragonnière, 07140 Malarce-sur-la-Thines. Tél. : 04.75.36.94.63.

+ La Maison du Gerboul

Baptisée ainsi en souvenir de l'association des Compagnons du Gerboul, qui a su promouvoir le génie de l'artisanat paysan, la boutique est gérée par le parc naturel des Monts d'Ardèche. On y trouve des produits du terroir, des topoguides pour les plus belles randonnées autour du village, des souvenirs et une sélection d'ouvrages sur Thines et la région.

- **La Maison du Gerboul**, 07140 Thines. Tél. : 04.75.36.22.10.

■ Le PNR des Monts d'Ardèche

Une source d'infos touristiques toujours intéressante.

- **Domaine de Rochemure**, 07380 Jaujac. Tél. : 04.75.36.38.60. Site : www.parc-monts-ardeche.fr/